

Le coup du STO raconté par Jean Le Corre

Un article de GrandTerrier.

Catégorie : Mémoires
Site : GrandTerrier



Statut de l'article :

● [développé]

Jean Le Corre, Gabéricois qui devra subir l'épreuve de la déportation à Buchenwald, a eu l'occasion de raconter sa participation au commando qui vola les papiers du STO ^[1] de Quimper le 14 janvier 1944.

On trouvera ci-dessous d'une part l'article de Jean-Yves Manac'h dans l'Ouest France du 7 août 2004, et d'autre part son récit publié dans le Cahier d'Arkae n° 2 de juin 2004 (« Récit d'un résistant déporté »).

Autres lectures : « Jean Le Corre (1920-2016), footballeur et résistant déporté » ■ « LE CORRE Jean - Récit d'un résistant déporté » ■ « 1940-1945 - Groupes de jeunes résistants gabéricois » ■ « Le grand taxi populaire du casse du STO en 1944 » ■ « Les premières voitures gabéricaises » ■ « François Balès (1921-1944), résistant » ■ « JACQ Angèle - Ils n'avaient que leurs mains » ■ « Marie Blanchard (1896-1976), sage-femme » ■



Jean Le Corre en juin 1940



1 Ouest France / 7 août 2004 - Article de Jean-Yves Manac'h

Les dossiers brûlent dans le four du boulanger

Jean Le Corre, 84 ans aujourd'hui, avait 24 ans quand il participa à ce coup d'éclat. Depuis juin 1941, il était engagé dans la Résistance, au sein du groupe 31 du réseau Georges-France. Comme Fanch Balès, le boulanger d'Ergué-Gabéric, qui était, dit-il, « comme mon frère ». Il l'accompagnait dans la voiture qui servit à transporter les fameux 44.000 dossiers qu'ils brûlèrent, avec deux autres camarades, dans le four du boulanger.

« Fanch nous appela un jour. Nous nous sommes retrouvés avec Pierre Le Moigne et Hervé Bénéat dans un petit réduit, au-dessus du fournil. Il s'agissait de la destruction des dossiers du STO, préparé par le groupe quimpérois, dont il ne connaissait qu'Antoine Le Bris. J'ai hésité. Ma soeur travaillait comme sténo-dactylo au STO. Je pensais que, si je me faisais arrêter, on ferait le rapprochement. Si elle fut effectivement retenue par les Allemands, elle fut rapidement relâchée.

Un cochon pour alibi

Nous pourrions nous créer un alibi pour nous deux, me dit Fanch. Ce fut vite décidé. Nous nous sommes rendus à Pennarun, voir Fanch Coïc, pour qu'il nous vende un cochon. Il accepta. Le vendredi 14 janvier, à 15 h 30, nous étions à pied d'oeuvre. Corentin tua le cochon et nous nous mîmes au travail. Après l'avoir lavé, ébouillanté et lui avoir gratté les crins, nous l'avons ouvert à la hachette avant d'inviter Fanch à trinquer avec nous.

Il était 17 h 30. Fanch avait amené la Celta 4 taxi empruntée à son oncle Hervé sans sa permission. A 18 h 15, nous étions au rendez-vous devant l'école de l'Espérance, où s'était installé le STO. Fanch est resté dans la voiture, garée, moteur en route, du côté de l'Odet, prête à repartir vers la gare. Il devait bouillir de rester là.

Pierre Le Moigne était là. Près de lui, un homme qu'on ne connaissait pas. Il nous le présenta comme un camarade de travail chez Peugeot. C'était Pierre Germaine. Quand Pierre Bénéat est arrivé, nous sommes entrés en même temps que les Quimpérois, dont au moins un était resté à l'intérieur. Eux s'occupèrent du petit bureau, nous du grand.

Deux tenaient les sacs, deux y mettaient les dossiers. C'étaient

« J'ai porté le dernier sac dans la voiture. A proximité du portail de sortie, j'ai entendu des pas précipités sur les galets de la cour. J'ai eu le réflexe de lâcher mon sac et de m'enfuir mais je me repris. Le soldat allemand me dépassa pour m'ouvrir le portail et me dit « Che fous en prie. » Pas besoin de me prier. Aussitôt déposé le sac, je m'assis près de Fanch, qui démarra.

Un travail titanesque

Pierre Germaine rentra chez lui. Pierre Le Moigne et Hervé Bénéat rentrèrent en vélo. Nous avons pris la route normale, la plus courte : la gare, le passage à niveau de l'Eau Blanche, la route d'Elliant, le long du Jet. Nous n'avons eu aucun problème. Arrivé à Pennarun, où se trouvait notre cochon, encore tiède, j'ai proposé à Corentin de boire un coup de vin et je lui fis remarquer qu'il était 18 h 45. Pour l'alibi. Un peu plus tard, on apprit que la Gestapo situait le coup à 18 h 40, ce qui nous donnait dix minutes de plus pour l'alibi.

Pendant ce temps, Fanch était allé garer la voiture sous sa salle de danse. Dix minutes plus tard, il nous rejoignait. Nous avons détaillé le cochon en deux parts et l'avons abandonné jusqu'au lendemain. Rendez-vous était pris à 21 h 30 pour nous attaquer, Fanch, Hervé, Pierre et moi-même, à un travail titanesque. Le bourg semblait dormir.

Chez Fanch, il n'y avait plus de lumière. Les dossiers ne brûlaient pas. Il fallut froisser les feuilles et ouvrir la porte pour les remuer à l'intérieur à l'aide d'un grand racleur dont je m'étais déjà servi. Car je venais fréquemment aider Fanch à faire son pain.

Dehors, il pleuvait. Il ventait. Il faisait très froid. Dans le fournil, nous étions en slip, tant il faisait chaud. Cela dura jusqu'à 4 h 30 du matin environ. Après avoir nettoyé le four, il fallut attendre qu'il refroidisse. Fanch était inquiet. Les dalles avaient changé de couleur. Il fallait pourtant mettre au four la fournée prévue pour le matin. Elle fut calcinée.

On en fit une autre. Que l'on sauva de justesse. Le lundi 17, je fus arrêté à la Direction des services agricoles, où je travaillais. Suivirent de longs mois de déportation. J'ai su, depuis, qui nous avait dénoncés. J'ai décidé, faute de preuves, de ne rien dévoiler. »

des chemises légères contenant des feuillets individuels relatifs aux jeunes astreints au travail obligatoire. Ce n'était pas très volumineux mais lourd. Un sac contenait environ 20 kg. Le tout, j'ai fait le calcul depuis, pesait environ 230 kg ».

2 Cahiers d'Arkae n° 2 / juin 2004 - Récit d'un résistant déporté

Jean Le Corre, né en 1920, joueur réputé de football au Stade Quimpérois, a jugé nécessaire de participer à la Résistance contre l'occupation allemande. Il a contribué au "cambriolage du STO" par l'enlèvement en janvier 1944 des dossiers des jeunes requis au travail obligatoire en Allemagne :

Le "coup" du S.T.O., le 14 janvier 1944

Fanch Balès nous appela un jour, ce devait être à la mi-décembre 1943, et nous nous retrouvâmes tous les quatre : Fanch, Pierre Le Moigne, Hervé Bénéat et moi-même dans le petit réduit au-dessus du fournil.

Il nous fit part d'une intervention préparée par le groupe quimpérois appartenant comme nous au mouvement *Libération-Nord*, dont lui seul était connu et dont il ne connaissait qu'Antoine Le Bris. Il nous était demandé de fournir quatre intervenants pour d'une part participer avec les Quimpérois à l'enlèvement de tous les dossiers des jeunes assujettis au S.T.O., en nous introduisant dans les bureaux de ce service, boulevard de Kerguélen à Quimper, et d'autre part faire disparaître tous ces dossiers en les brûlant dans le four qui était sous nos pieds. Fanch nous précisa que le coup était préparé par un capitaine polytechnicien, résistant comme nous à *Libé-Nord*, mais il n'a pas cité son nom car il ne le connaissait pas.

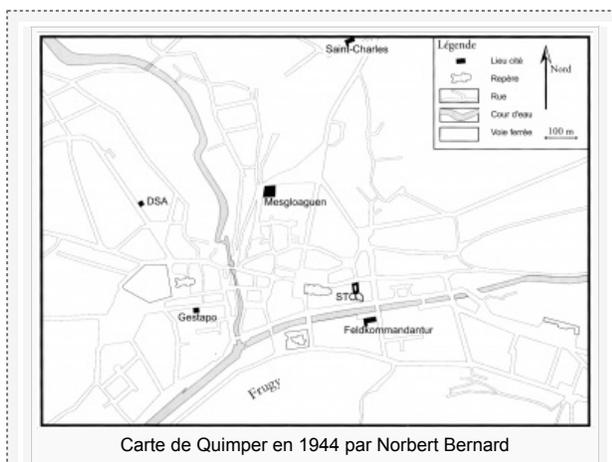
Personnellement, j'avais hésité, car il se trouvait que ma soeur Louise travaillait comme sténo-dactylo dans ces mêmes services du S.T.O. Malgré cela, j'ai accepté de participer à l'opération, en me disant que si jamais je me faisais prendre, on ne ferait pas nécessairement le rapprochement avec elle. Elle sera effectivement retenue et interrogée par les Allemands comme les autres employés, mais sera relâchée après intervention en sa faveur de la rédactrice Jeannette Cras, qui elle-même sera gardée plus longtemps avant d'être libérée.

Il nous fallait aussi préparer un alibi qui puisse servir en particulier à Fanch et à moi, qui étions chargés de conduire à la porte de l'école N.D. de l'Espérance, où le S.T.O. avait ses bureaux, la voiture-taxi de la tante de Fanch, et de la ramener au bourg d'Ergué, chargée des dossiers. L'alibi fut vite trouvé entre nous deux : nous sommes allés voir Corentin Coïc dont la ferme se trouvait à Pennarun à l'entrée du bourg et lui avons demandé de nous vendre un cochon de 100-120 kg. Il accepta. Et il fut convenu que nous serions à Pennarun le vendredi 14 janvier à 15h30, pour tuer le cochon et le travailler le reste de l'après-midi.

Corentin tua le cochon et nous a laissés, Fanch et moi, continuer le travail : le laver, l'ébouillanter et lui gratter les crins. Nous l'avons ouvert à la hachette, puis sommes allés chercher Corentin pour l'inviter à trinquer avec nous : du vin que Fanch avait amené.

A 18h, nous avons quitté Corentin pour partir aussitôt avec le taxi "emprunté" sans l'autorisation de la tante.

Nous étions garés un quart d'heure plus tard Boulevard de Kerguélen. Fanch avait reçu la consigne de garer la voiture devant la porte d'accès à l'école, côté Odet, en position de



Carte de Quimper en 1944 par Norbert Bernard

Nous sommes entrés en même temps que le groupe des Quimpérois. Il y avait au moins un d'entre eux qui se trouvait déjà à l'intérieur des bureaux. Fanch est resté auprès de la voiture : il devait bouillir de rester là ...

L'organisation était parfaite : aux Quimpérois le petit bureau, à nous le grand. Pierre Germaine était avec nous. Nous travaillions par deux : l'un tenant le sac ouvert et l'autre y mettant les dossiers. Il s'agissait de chemises légères contenant des feuillets individuels concernant les jeunes astreints au travail obligatoire. Celui qui avait donné les ordres faisait la navette entre les deux bureaux et la cour.

Nous avons terminé avant nos voisins, étant un de plus. Les sacs n'étaient pas très volumineux, mais assez lourds : environ 20 kg. Ils ont été immédiatement transportés dans la voiture.

C'est moi qui ai porté le dernier sac. Alors que je me dirigeais vers le portail de la sortie, j'ai entendu des pas précipités derrière moi : un soldat allemand assurément ! J'ai pensé lâcher mon sac et m'enfuir, mais je me suis repris dans la fraction de seconde, quand j'ai vu Laurent Jacq s'entretenir avec un officier allemand. Le soldat allemand que j'avais entendu marcher derrière moi m'a dépassé pour venir me tenir le portail ouvert et me dire dans un français approximatif : "Che fou z'en pri".

Pas besoin de me prier : j'étais vite à la voiture, et le sac aussi, et Fanch démarrait aussitôt.

Nous avons pris la route normale, la plus rapide et la plus aisée : passer devant la gare, puis le passage à niveau de l'Eau Blanche et prendre la route d'Elliant qu longe le Jet. La voiture n'était pas particulièrement chargée.

À 18h45 nous étions devant Pennarun. Fanch arrête la voiture et me laisse descendre. Fanch poursuit la route pour ranger la voiture chez lui, sous la salle de danse. Je vais trouver Corentin et lui propose un autre coup de vin, en lui faisant remarquer l'heure qu'il est. Fanch arrive environ 10 minutes après.

Nous avons alors "détaillé" le cochon en deux parts, puis l'avons abandonné jusqu'au lendemain dans un petit appentis.

départ vers la gare et vers Ergué, moteur en marche. Nous avons attendu un petit peu. Il commençait à faire nuit. Pierre Le Moigne était là. Près de lui se tenait quelqu'un que nous ne connaissions pas. Pierre nous l'a présenté comme étant un de ses collègues de travail, mécanicien comme lui au Garage Peugeot immédiatement voisin. Tous les deux étaient surpris de se trouver là, appelés à faire le même travail. C'était Pierre Germaine. Et Hervé Bénéat est arrivé aussitôt.

Il n'y avait pas de poste de garde à l'entrée : ni guérite, ni soldat en faction. Il y avait cependant des Allemands qui pouvaient circuler dans la cour, leur dortoir se trouvant au-dessus des salles de classes transformées au rez-de-chaussée en bureaux pour le S.T.O.

A 21h30, nous avons rendez-vous avec Pierre et Hervé au fournil. Le bourg semblait endormi. Il n'y avait plus de lumière chez Fanch.

Alors a commencé un travail de forçat pour brûler ces dossiers entassés qui, jetés dans le four, ne se consumaient pas : il fallait aérer leur masse, les froisser et ils prenaient alors un volume important dans le fournil ; ouvrir la porte du four, remuer les feuilles à l'aide du grand racleur qui servait habituellement à retirer les braises après le feu de bois. Nous nous sommes déshabillés peu à peu pour finir en slip, tant il faisait chaud. Dehors, le vent, la pluie, le froid. Pierre a mis le nez à la porte un moment, pour rentrer aussitôt frigorifié. Cela dura jusqu'à 4h - 4h30.

Après avoir nettoyé le four, on a attendu son refroidissement. Fanch était inquiet, les dalles ayant changé de couleur. Il devait se mettre au travail pour la fournée qui devait être cuite au matin. Elle fut calcinée.

3 Annotations

1. Le Service du travail obligatoire (STO) fut, durant l'occupation de la France par l'Allemagne nazie, la réquisition et le transfert contre leur gré vers l'Allemagne de centaines de milliers de travailleurs français, afin de participer à l'effort de guerre allemand que les revers militaires contraignaient à être sans cesse grandissant (usines, agriculture, chemins de fer, etc.). Les personnes réquisitionnées dans le cadre du STO étaient

hébergées dans des camps de travailleurs situés sur le sol allemand. À la fin de l'année 1942 ils étaient seulement 240 000. Les autorités Allemandes et Françaises organisèrent alors un recensement général des travailleurs Français et tentèrent d'imposer à tous les inactifs de trouver un emploi. Dans chaque ville importante, un service administratif du STO, dépendant d'une Feldkommandantur, était chargé de gérer les dossiers et de la désignation des « déportés du travail ». [Ref.↑]



Thème de l'article : [Mémoires de nos anciens gabérisois](#).

Date de création : [Septembre 2007](#) Dernière modification : [12.09.2019](#) Avancement : ● [\[Développé\]](#)

Catégorie: Mémoires